

persiste en l'absence de la lumière, c'est que cette agitation elle-même persiste, jusqu'à ce que quelque autre cause vienne l'ôter. Il semble donc que la théorie mécanique de la chaleur, cette grande découverte de la physique de notre temps, soit aussi un retour à la physique de Descartes.

La pesanteur, la lumière, la chaleur sont les trois principales actions qui résultent directement de l'influence des tourbillons sur notre globe. Par ces seules actions, combinées avec la diversité des éléments, Descartes explique, dans la dernière partie des *Principes*, tous les corps et tous les phénomènes de la nature, les métaux, les sels, les bitumes, les tremblements de terre, la foudre, les propriétés de l'aimant et celles de la plupart des corps. Force centrifuge des tourbillons, mouvement, disposition, figure des parties, Descartes ne veut rien de plus pour rendre compte de l'univers entier.

Toutefois, dans cette partie des *Principes* qui devait comprendre l'explication de tous les corps et de tous les phénomènes, Descartes avait laissé de côté les corps organisés, non sans prévoir que cette omission lui serait reprochée : « Ils y trouveront peut-être à redire sur ce que je n'y parle pas des animaux et des plantes, et que j'y traite seulement des corps inanimés, mais ils pourront remarquer que ce que j'ai omis n'est en aucune façon nécessaire à l'intelligence de ce que j'ai écrit (1). » Huygens, dans une lettre à Leibniz, reproche en effet à Descartes cette omission, qu'il attribue à l'impossibilité de rendre compte de la formation des animaux, en ne faisant intervenir que les particules et le mouvement. Cependant les *Traité de l'homme et de la formation du fœtus*, la première partie des *Passions de l'âme*, suppléent à cette lacune des *Principes*, et renferment une explication mécanique de la formation des corps organisés et de tous les phénomènes de la vie. Après avoir été rebuté d'abord par la difficulté d'une telle entreprise, Descartes nous apprend qu'il croyait par la suite en avoir triomphé,

(1) Édit. Cousin, t. IX, p. 178.

au point de rendre compte, non-seulement de l'organisation, mais de la formation même des animaux. Il ne s'était, dit-il, d'abord proposé que de mettre au net ce qu'il pensait connaître de plus certain, touchant les fonctions de l'animal, parce qu'il avait presque perdu l'espérance de trouver les causes de sa formation : « Mais en méditant là-dessus, j'ai tant découvert de nouveaux pays, que je ne doute presque point que je ne puisse achever toute la physique selon mon souhait, pourvu que j'aie du loisir et la commodité de faire quelques expériences (1). »

La physiologie de Descartes n'est en effet qu'un achèvement de sa physique, puisqu'il a la prétention de n'y pas employer d'autres actions et d'autres lois. Pour l'explication des phénomènes de la vie, comme pour les mondes, les pierres et les métaux, il ne demande rien de plus que de la matière et du mouvement. Si d'un côté la pensée essentielle n'admet aucune action dont elle n'ait conscience, et par conséquent exclut les fonctions de la vie, l'étendue essentielle n'exclut pas moins, en raison de son inertie, toute force ou propriété vitale. Ainsi Descartes devait aboutir à une physiologie purement mécanique (2), comme à l'automatisme. L'explication de toutes les fonctions du corps humain et de l'animal, de la formation même du fœtus par un pur mécanisme, voilà ce qu'il appelle achever toute la physique selon son souhait.

Pour atteindre ce but, il s'est livré, pendant une partie de sa vie, avec une ardeur passionnée aux études anatomiques. Il écrit en 1639 au P. Mersenne : « C'est un exercice où je me suis souvent occupé depuis onze ans et je crois qu'il n'y a guère de médecin qui y ait regardé de si près que moi (3). » Un fanatique ignorant l'accusait du double crime d'assister au prêche des calvinistes et de courir les villages

(1) Édit. Cousin, t. IX, p. 364.

(2) Voir, pour plus de détails sur la physiologie de Descartes, le chap. XI de mon ouvrage sur *le Principe vital et l'Âme pensante*.

(3) Édit. Cousin, t. VIII, p. 100.

pour voir saigner les pourceaux (1). » N'oublions pas de rappeler que Descartes fut un des premiers en France, à annoncer, à confirmer par des expériences, à répandre la circulation du sang (2). Il loue Harvey dans le *Discours de la Méthode* « d'avoir rompu la glace en cet endroit. » Il accueille d'autant mieux sa grande découverte qu'elle lui paraît favoriser l'explication mécanique des phénomènes de la vie, « en faisant du corps humain une sorte de machine hydraulique, et du cœur une pompe aspirante et foulante (3). »

Descartes attribue au corps tout ce qui n'est pas la pensée, et tout ce qui n'est pas la pensée, il l'explique par un pur mécanisme. Le *Traité de l'homme* part de cette supposition, que le corps ne serait qu'une statue ou une machine de terre, formée exprès par Dieu, pour la rendre aussi semblable à nous qu'il est possible. Après avoir mis dans cette statue, toutes les parties nécessaires pour l'accomplissement des fonctions organiques, parties exactement semblables à celles de notre corps, Descartes l'anime, la fait mouvoir, en explique toutes les fonctions, sans faire intervenir nulle force ou propriété vitale, par les seules lois du mouvement. Ainsi, dans le phénomène de la digestion, il ne voit que l'action chimique de certaines liqueurs, qui se glissent entre les parties des ali-

(1) Descartes avoue à Mersenne ce second crime : « Ce n'est pas un crime d'être curieux de l'anatomie ; et j'ai été un hiver à Amsterdam, que j'allais quasi tous les jours en la maison d'un boucher pour lui voir tuer des bêtes et faisais apporter de là en mon logis, les parties que je voulais anatomiser plus à loisir, ce que j'ai encore fait plusieurs fois en tous lieux où j'ai été, et je ne crois pas qu'aucun homme d'esprit m'en puisse blâmer. » (Édit. Cerselier, II<sup>e</sup> vol., p. 191.) Il faisait une étude particulière de l'anatomie du cerveau. « J'anatomise maintenant, écrit-il encore à Mersenne, les têtes de divers animaux pour expliquer en quoi consistent l'imagination, la mémoire. » (Édit. Cousin, t. VI, p. 234.)

(2) « Il est le premier Français, dit M. Flourens, qui ait bien compris et bien décrit ce grand phénomène. » (*Histoire de la découverte de la circulation du sang*, in-12, 1854.)

(3) *Traité des passions*, 1<sup>re</sup> part., art. 7, et *Discours de la Méthode*, 5<sup>e</sup> partie.

ments déposés dans l'estomac, et agissent comme l'eau commune sur la chaux vive, ou comme l'eau forte sur les métaux. Il suppose aussi qu'il se produit dans l'estomac une fermentation semblable à celle qui a lieu dans du foin entassé. Ce feu sans lumière, que produit la fermentation, voilà le principe vital de Descartes : « C'est ce feu, dit-il, qui fait la vie, tant qu'il brûle, c'est lui qui, en s'éteignant, fait la mort (1). » Avec ce feu, Descartes explique d'abord le mouvement du cœur qui, selon son expression, est comme la maîtresse pièce de toute la machine. La chair en est si chaude et si ardente, qu'à mesure que le sang y arrive des veines, il s'y vaporise et s'exhale ensuite dans le poumon, où il s'épaissit, rafraîchi par l'air. Cette dilatation et cette condensation alternatives du sang sont la cause du mouvement du cœur. La chaleur du cœur est donc le grand ressort, le principe corporel de tous les mouvements qui sont en cette machine, car c'est elle qui engendre les esprits animaux, lesquels à leur tour meuvent tous les muscles du corps.

C'est Descartes qui a donné une si grande vogue, dans tout le dix-septième siècle, et dans une partie du dix-huitième, à l'hypothèse des esprits animaux, mais ce n'est pas lui qui l'a inventée. Galien admettait trois sortes d'esprits, qui reprirent faveur à la Renaissance, les esprits naturels qui se forment dans le foie, les esprits vitaux dans le cœur et les esprits animaux dans le cerveau. Descartes rejette les deux premières sortes d'esprits pour ne garder que les esprits animaux qui sont les plus parfaits. Les esprits animaux jouirent, jusqu'à Bordeu, d'une autorité incontestée dans la physiologie, dans la médecine, dans la morale même, parmi les savants et les gens du monde. Leur popularité a été si grande qu'ils ont laissé certaines traces dans le langage ordinaire, où on dit encore communément que quelqu'un a perdu ou repris ses esprits. Tous les phénomènes de la vie, et même ceux de l'humeur

(1) *Passions de l'âme*, 1<sup>re</sup> partie.

et de la passion, furent expliqués par les esprits animaux. Pour plus de commodité, on en imagina de différentes espèces; il y eut des esprits animaux agités ou languissants, secs, humides, il y en eut même de libertins, qui de tous sont les moins disposés à obéir à la volonté (1). Avec ces diverses sortes d'esprits il n'est aucun effet de l'imagination que Malebranche ne prétende expliquer dans le deuxième livre de la *Recherche de la vérité* (2).

Voici comment, selon Descartes, se forment les esprits animaux. Le sang qui arrive des veines, après s'être vaporisé dans le cœur, se condense dans le poumon, mais les plus vites, les plus subtiles, les plus fortes parties de ce sang vaporisé par le cœur, au lieu de s'arrêter au poumon, montent jusqu'au cerveau, en beaucoup plus grande quantité qu'il n'est nécessaire pour la nourriture de sa substance. Ces petites parties sont les esprits animaux; doués d'une mobilité excessive, semblable à celle des parties de la flamme d'un flambeau, ils produisent dans le cerveau comme un vent très-subtil, ou une flamme très-vive. Logés en quantités innombrables dans les pores innombrables du cerveau, ils n'y sont pas immobiles et emprisonnés, ils entrent et sortent à chaque instant, suivant les divers mouvements imprimés par l'âme à la glande pinéale. Notre âme se détermine-t-elle à quelque mouvement, ils passent du cerveau dans les nerfs où ils ont la force de changer la figure des muscles. Descartes compare leur action à celle de l'eau qui s'échappe de sa source ou de certains tuyaux, avec une force suffisante pour mettre en mouvement diverses machines, tandis qu'il compare l'âme elle-même, résidant dans le cerveau, au fontainier

(1) Pascal semble n'admettre pas toutes ces explications des passions par le mouvement des esprits: « Quoi! que le plaisir ne soit autre chose que le ballet des esprits! nous en avons une si différente idée. » (*Pensées*, art. 25, p. 10, édit. Havet.)

(2) Stahl, dans la *Theoria medica vera*, s'indigne contre ces esprits animaux auxquels on faisait jouer tant de rôles divers. On a, dit-il, des nausées rien qu'à entendre parler des indignations, joies, excitations, insultations des esprits animaux.

qui, en fermant et ouvrant à son gré ces divers tuyaux, fait mouvoir ou arrêter ces machines.

En effet, pour les besoins de l'hypothèse, il imagine que les nerfs sont de petits tuyaux, des tubes creux par lesquels les esprits animaux s'écoulent du cerveau dans les membres, pour les mettre en mouvement. Le muscle s'enfle, se raccourcit ou s'allonge, lorsque les nerfs eux-mêmes s'enflent, se raccourcissent ou s'allongent, selon la quantité des esprits animaux qui y entrent ou qui en sortent. Tout dans le corps humain et dans les diverses fonctions des organes, depuis le mouvement du cœur jusqu'à celui du bras, n'est donc que pur mécanisme, c'est-à-dire, ne s'accomplit qu'en vertu des lois générales du mouvement, sans l'intervention d'un principe vital, d'une force ou d'une propriété particulière quelconque de la matière organisée. Ce caractère général de la physiologie de Descartes est parfaitement résumé dans la conclusion du *Traité de l'homme*: « Je désire que vous considériez après cela que toutes les fonctions que j'ai attribuées à cette machine, comme la digestion des viandes, le battement du cœur et des artères, la nourriture et la croissance des membres, la respiration, la veille et le sommeil, la perception de la lumière, des sons, des odeurs, des goûts, de la chaleur, et de telles autres qualités dans les organes des sens extérieurs, l'impression des idées dans l'organe du sens commun et de l'imagination, la rétention ou l'empreinte de ces idées dans la mémoire, sont de telle nature qu'ils imitent le plus parfaitement qu'il est possible ceux d'un vrai homme. Je désire, dis-je, que vous considériez que ces fonctions suivent tout naturellement en cette machine de la seule disposition de ses organes, ne plus ne moins que font les mouvements d'une horloge ou autre automate de celle de ses contre-poids et de ses roues, de sorte qu'il ne faut point, à leur occasion, concevoir en elle aucune autre âme végétative ou sensitive, ni aucun autre principe de mouvement et de vie, que son sang et ses esprits agités par la chaleur du feu qui brûle continuellement dans son cœur, et qui

n'est point d'autre nature que tous les feux qui sont dans les corps inanimés. »

Mais s'il y a une grande audace à vouloir tout expliquer mécaniquement dans le corps une fois formé, il y en a une plus grande encore à prétendre expliquer de la même manière la formation et l'origine même des organes. Or tel est le but du *Traité de la formation du fœtus*, où Descartes veut démontrer que les organes de l'embryon se forment exactement d'après ces mêmes lois, en vertu desquelles ils fonctionnent, lorsqu'ils sont formés, c'est-à-dire d'une façon purement mécanique. Malebranche et d'autres cartésiens, n'osant comme Descartes pousser le mécanisme jusqu'à la formation même du germe, l'ont restreint à l'explication de ses développements, et ont admis la préexistence des germes. « L'ébauche de ce philosophe dit Malebranche, à propos du *Traité de la formation du fœtus*, peut nous aider à comprendre comment les lois du mouvement suffisent pour faire croître peu à peu les parties d'un animal, mais que ces lois puissent les former ou les lier toutes ensemble, c'est ce que personne ne prouvera jamais. Apparemment M. Descartes l'a bien reconnu lui-même, car il n'a pas poussé fort avant ses conjectures ingénieuses (1). »

C'en est assez pour montrer l'esprit général de la physiologie de Descartes, et le lien qui la rattache étroitement à sa physique, ainsi qu'à tout le reste de son système. Descartes a fait une révolution et a fondé une école en médecine, comme en physique et en métaphysique. Il y a eu des médecins cartésiens et des chaires de médecine cartésienne en France, en Hollande et en Italie ; il y a eu, et il y a encore aujourd'hui, une école en médecine qui a suivi le mécanisme de Descartes, une école iatomécanique. Borelli en a été un des plus illustres représentants, et son grand ouvrage sur le mouvement des animaux n'est que le développement des principes physiologiques de Des-

(1) *Entretiens métaphysiques*, XI, 8.

cartes (1). Citons encore, parmi les médecins célèbres qui ont appartenu à cette école mécanique, Hoffmann, l'adversaire de Stahl, Bellini, disciple de Borelli, Chirac et Boerhaave.

Si quelques médecins ou physiologistes ont voulu faire tourner au profit du matérialisme le mécanisme physiologique cartésien, il ne faut pas en rendre responsable le philosophe qui a si profondément distingué l'âme du corps ; mais au contraire, il est juste de lui faire honneur des grands services rendus à la science par l'école physiologique dont il est le chef. Non-seulement la physiologie de Descartes a débarrassé la science de toutes ces causes occultes et mystérieuses, de toutes ces âmes, esprits ou archées, qui détournaient de l'observation des phénomènes, mais aussi, par cela même qu'elle se fondait exclusivement sur l'anatomie, elle a contribué aux progrès de la connaissance des organes et de leurs fonctions, et en conséquence aux progrès de l'art médical (2). Mais néanmoins

(1) Né à Naples en 1608, mort en 1679. Grand médecin et grand mathématicien, son ouvrage est intitulé : *De motu animalium, opus posthumum*, Rome, 1680, 2 vol. in-4°. Dans ses *Entretiens métaphysiques*, Malebranche en porte ce jugement : « J'ai lu depuis peu un livre du *Mouvement des animaux* qui mérite qu'on l'examine. L'auteur considère avec soin le jeu de la machine nécessaire pour changer de place. Il explique exactement la force des muscles et les raisons de leur situation, tout cela par les principes de la géométrie et des mécaniques. Mais, quoiqu'il ne s'arrête guère qu'à ce qui est le plus facile à découvrir dans la machine de l'animal, il fait connaître tant d'art et de sagesse dans celui qui l'a formé qu'il remplit l'esprit du lecteur d'admiration et de surprise. »

(2) Voici le jugement qu'en porte M. Flourens dans son ouvrage sur la vie et les travaux de Buffon : « On se récrie sur les esprits animaux dont, en effet, Descartes abuse. Je réponds qu'il faut savoir dégager le fond durable d'une opinion de ce qui n'en est qu'un accessoire, toujours différent suivant les époques. A l'époque de Descartes on avait les esprits animaux, comme, à l'époque de Buffon, on eut les ébranlements organiques. Les esprits animaux ne sont ici que l'accessoire, le fond est l'organisme... Oublions le petit mécanisme des esprits animaux imaginé par Descartes, oublions toutes ces petites explications de ce qui ne s'explique pas, l'action du cerveau, l'action intime de l'organe, et remarquons une belle et grande vue, grande et belle surtout au temps de Descartes, la vue

nous croyons, par des raisons que nous avons longuement développées dans un autre ouvrage, que Descartes s'est trompé, en dépouillant l'âme de la force vitale, pour ne lui laisser que la pensée, et en réduisant la vie à un simple mécanisme.

Ainsi le mécanisme posé comme cause immédiate de tous les phénomènes de la nature, est le trait caractéristique et essentiel de la physique cartésienne qui se résume tout entière dans ces paroles de Descartes : « Je n'ai rien trouvé sur la nature des choses matérielles dont je ne puisse très-facilement donner une raison mécanique (1). » Quelle place ne faut-il pas faire, dans l'histoire de la science, à la physique cartésienne et même à ces tourbillons, si décriés par le dix-huitième siècle ? Leibniz, ce grand adversaire de Descartes, est un admirateur et un partisan des tourbillons (2). Ceux-là mêmes qui ont le plus contribué au triomphe de l'attraction, ont rendu d'éclatants témoignages à la beauté et à la grandeur du système du monde de Descartes. Voltaire, si prévenu d'ailleurs en faveur de Locke et de Newton, n'en juge pas moins que Descartes, qui nous a mis sur la voie de la vérité, vaut celui qui après lui a été jusqu'au bout de la carrière (3). D'Alembert n'admire pas moins la physique de Descartes : « Sa dioptrique est la plus grande et la plus belle application qu'on ait faite encore de la géométrie à la physique. On voit partout dans ses ouvrages, même les moins lus maintenant, percer le génie inventeur. Si

de supprimer toutes les âmes végétatives et sensitives dont les anciens avaient embarrassé la science, la vue de réduire tout dans la brute à l'organe et à la fonction de l'organe. » (In-12, p. 122.)

(1) Première réplique à Henri Morus, édit. Cousin, t. X, p. 193.

(2) Leibniz est un adversaire de l'attraction et un partisan des tourbillons : *Newtonus, mathematicus excellens, astrorum vortices tollendos putet. Sed mihi, ut olim in actis Lipsiensibus prodidi, non tantum conservari posse, sed etiam pulcherrime procedere videntur circulatione harmonica cujus admirandas deprehendi proprietates.* (Édit. Dutens, t. III, p. 350. — Lettre de 1698.)

(3) Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV.

l'on juge sans partialité ces tourbillons devenus aujourd'hui presque ridicules, on conviendra, j'ose le dire, qu'on ne pouvait alors imaginer mieux. Les observations astronomiques qui ont servi à les détruire étaient encore imparfaites ou peu constatées, rien n'était plus naturel que de supposer un fluide qui transportât les planètes. Il n'y avait qu'une longue suite de phénomènes, de raisonnements et de calculs, et par conséquent une longue suite d'années, qui pût faire renoncer à une théorie aussi séduisante. Elle avait d'ailleurs l'avantage singulier de rendre compte de la gravitation des corps par la force centrifuge des tourbillons, et je ne crains pas d'avancer, que cette explication de la pesanteur est une des plus belles et des plus ingénieuses hypothèses, que la philosophie ait jamais imaginées. Aussi a-t-il fallu pour l'abandonner que les physiciens aient été entraînés comme malgré eux, et par des expériences faites longtemps après. Reconnaissons donc que Descartes, forcé de créer une physique toute nouvelle, n'a pu la créer meilleure, et que s'il s'est trompé sur les lois du mouvement, il a du moins deviné qu'il devait y en avoir. » D'Alembert dit encore : « Il y a peut-être plus loin des formes substantielles aux tourbillons que des tourbillons à la gravitation (1). »

Quoique peu favorable à Descartes, M. Biot le loue et l'admire comme d'Alembert : « Au milieu de toutes ses erreurs, il ne faut pas méconnaître une grande idée, qui consiste à avoir tenté pour la première fois de ramener tous les phénomènes naturels à n'être qu'un simple développement des lois de la mécanique (2). »

C'est Descartes qui a définitivement exclu de la science les formes substantielles, les qualités occultes, les sympa-

(1) Discours préliminaire de l'Encyclopédie.

(2) *Biographie universelle*, article DESCARTES. L'ouvrage de M. Bordas-Demoulin sur le cartésianisme contient une appréciation approfondie des grandes découvertes de Descartes et des services qu'il a rendus aux mathématiques et à la physique, et les preuves de la supériorité de son génie sur celui de Newton.

thies, les antipathies, en si grand honneur dans la physique ancienne, pour y substituer les principes simples et clairs de la forme, du mouvement, de la disposition des parties de la matière; c'est lui enfin qui a ramené, le premier, le problème de l'univers à un simple problème de mécanique (1). Par là, il a préparé les voies à Newton, et peut-être, comme le dit Voltaire, a-t-il fait plus que Newton. Mais la physique de Descartes a-t-elle réellement achevé ses destinées, comme on le croyait au dix-huitième siècle et comme on le croyait encore au commencement de ce siècle? n'appartient-elle plus qu'au passé et à l'histoire de la science? Il semble qu'aujourd'hui même, dans toutes les branches de la science de la nature, nous assistions à un retour aux grandes vues mécaniques de Descartes. Le vide n'est-il pas banni de l'univers, et l'éther, sous un autre nom, n'est-il pas la matière subtile, remplissant tous les espaces? Ce sont maintenant les vibrations de cet éther qui font la lumière; la chaleur elle-même, comme la lumière, n'est plus, comme dans la physique de Descartes, que du mouvement. Les théories les plus récentes, et déjà les plus accréditées, de la physique et de la chimie tendent à réduire à la figure et au mouvement, que chacun conçoit si clairement et si distinctement, comme le dit Descartes, toutes les propriétés de la matière. Enfin, avec les mouvements de l'éther, l'attraction elle-même se ramène à l'impulsion cartésienne, et reçoit de nouveau une explication purement mécanique (2). Ne semble-t-il donc pas que, comme l'espérait Fontenelle, « l'univers cartésien, violemment ébranlé, se raffermisse et reprenne sa forme (3)? »

(1) « Descartes essaya le premier de ramener la cause du mouvement céleste à la mécanique. » (Laplace, *Système du monde*, liv. V, chap. v.)

(2) Voir sur ce sujet un savant et intéressant chapitre, matière et mouvement du *Matérialisme contemporain*, de M. Janet. Voir aussi notre chapitre 29 du second volume.

(3) Éloge de Saurin.

## CHAPITRE X

Objections contre les *Méditations* et réponses de Descartes. — Objections de Catérus contre les preuves de l'existence de Dieu. — Les idées ne sont que des opérations de l'esprit. — Point de cause des idées en dehors de l'esprit. — Équivoque de l'expression d'être par soi. — Comment l'entend Descartes. — Pourquoi il ne s'est pas servi des choses sensibles pour démontrer Dieu. — Tendance empirique des auteurs des *secondes objections*. — Pourquoi Descartes a jugé inutile le complément de la possibilité dans la démonstration de l'existence de Dieu. — Mauvaise humeur contre les objections tirées de la Bible. — Exemple de la méthode géométrique appliquée aux *Méditations*. — Inconvénients de cette méthode en métaphysique signalés par Descartes lui-même. — Objections bienveillantes d'Arnauld. — Principales difficultés d'Arnauld comme philosophe et comme théologien. — De la distinction de l'âme et du corps. — Du sens de l'expression d'être par soi. — Du danger de la règle de l'évidence. — De l'incompatibilité avec l'eucharistie du sentiment de Descartes sur la matière. — Concessions de Descartes sur les détails et sur les expressions. — Tentative pour concilier avec l'eucharistie l'indistinction de la substance et des accidents. — Arnauld satisfait. — Deux nouvelles lettres d'Arnauld à Descartes. — Refus de Descartes de s'expliquer sur l'indistinction de la matière et de l'extension locale par rapport à l'eucharistie. — Hobbes. — Objections sèches et écourtées. — Matérialisme tranchant. — Répulsion de Descartes contre cet adversaire. — Jugement sur le *De cive*.

Avant de donner à l'impression le manuscrit des *Méditations*, Descartes en fit circuler quelques copies en Hollande et en France, afin de recueillir, comme il le dit lui-même, des objections dont il pût profiter, et pour éclairer ses principes par la discussion. Les philosophes et les théologiens les plus habiles de la France et de l'étranger répondirent à cet appel, et soumirent à l'examen le plus sévère les principes de la nouvelle métaphysique. C'est un